

24 images

24 iMAGES

La nostalgie par défaut

Radio Days

Maurice Tourigny

Number 33, Spring 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22136ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tourigny, M. (1987). Review of [La nostalgie par défaut / *Radio Days*]. *24 images*, (33), 59–60.

RADIO DAYS

La nostalgie par défaut

Maurice Tourigny

Il y a des chansons qui vous font voyager dans le passé, qui vous ramènent au lieu de votre enfance? Il y a des airs à jamais associés pour vous aux excentricités d'une cousine ou à votre premier baiser, caché de vos parents? Sans doute. Personne n'y échappe, Woody Allen non plus.

Son plus récent film, *Radio Days*, est une espèce de «Recherche du temps perdu» dans laquelle il remplace la sonate de Vinteuil par «Tico Tico» de Carmen Miranda, les petites madeleines de maman par les poissons de l'oncle Abe, un pêcheur invétéré. Comme seul outil pour fouiller sa

mémoire et retrouver le temps magique, les mélodies que jouait la toute-puissante radio des années 30 et 40, les mélodies qui habitaient les maisons des New-Yorkais, riches et pauvres, loin des feux de la Deuxième Guerre.

Allen décrit deux mondes: celui d'une famille juive de Rockaway, quartier populaire de Brooklyn, et celui des stars de la radio dans leurs «penthouses de Fifth Avenue». Le narrateur en voix off (celle de Woody) dit «je», parle au passé et nous raconte ses dizaines de souvenirs tel un ami assis à nos côtés commenterait les films super 8 de son enfance.

Une fois la projection terminée, les lumières rallumées, cette bouffée de jadis se dissipe et, à vrai dire, ne laisse rien derrière elle sinon quelques images de gags réussis ou de moments tendres. Où voulait en venir Allen avec ce collage de saynètes aux rapports plus ou moins nets? À une célébration du «bon vieux temps»? C'est tout! À la création d'une atmosphère de nostalgie sans objectif précis? Peut-être.

Malgré son humour souvent irrésistible, sa photographie enlevante et sa trame sonore qui nous fait battre la mesure, *Radio Days*, ne dépasse pas la somme de ses anecdotes. À moins

Dianne Wiest



qu'on ne se lance dans des interprétations outrancières comme ce collègue new-yorkais qui y a vu une réflexion sur la célébrité, une déclaration puissante sur le show-business américain, etc.

N'allez pas croire que **Radio Days** soit un film terne et ennuyeux: on rit souvent, on est parfois touché et jamais on ne s'embête. Un demi-succès de Woody Allen demeure plus intéressant qu'une réussite de la plupart des autres cinéastes américains. Mais où donc est l'unité et la mesure de **The Purple Rose of Cairo**? Dans la comparaison des univers de ceux qui font la radio et de ceux qui l'écoutent? Certainement pas! Où donc est l'audace technique et la force des personnages de **Manhattan**? Dans l'utilisation de la musique et dans les esquisses de portraits? Aucun parallèle possible. Où sont la folie de **Zelig**, la compassion de **Hannah and Her Sisters**, l'analyse piquante de **Annie Hall**...?

Parfois dans **Radio Days**, comme derrière une porte entrouverte, on saisit la présence fugitive du génie de Woody Allen. La relation père-fils occupe peu de place dans la cinématographie du réalisateur, mais ce lien donne à **Radio Days** quelques-uns de ses scènes les plus drôles, les plus justes et les plus touchantes.

Joe, le narrateur, se souvient d'une bonne fessée administrée par son père. Pour punir le garnement d'un mauvais coup, le paternel le renverse sur ses genoux et le tape lorsque la radio diffuse un bulletin spécial: une fillette est tombée dans un puits et une équipe de sauvetage essaie de l'en tirer; on ne sait si l'enfant est vivante et le reporter sur place... Le visage figé, le père change ses claquages pour des caresses à son fils qu'il maintient dans la position de la fessée. Quelques instants plus tard, comme le reste de l'Amérique, la famille entière autour de la table de la salle à manger, écoute le dénouement du drame suivi en direct par la radio. Le père, ému par cette histoire triste, serre Joe dans ses bras comme pour le protéger des dangers de la vie.

Le père, plein d'ambitions pour son garçon, refuse de lui avouer son métier qu'il juge dévalorisant. L'enfant surprend son père au travail dans des circonstances qu'il ne faut pas révéler au futur spectateur et qui nous valent un très beau moment du film.

À côté de ces petits faits si exactement traduits à l'écran, des instants

hilarants comme il s'en trouve toujours chez Allen. Impossible de ne pas éclater quand Monsieur Zipsky, en proie à une crise nerveuse, quitte son domicile en sous-vêtements et menace les passants d'un couteau de boucher ou quand Madame Silverman succombe à une attaque d'apoplexie en voyant sa voisine embrasser un Noir. Mais Woody Allen nous a gâtés avec ses œuvres précédentes et nous sommes en droit de réclamer plus que quelques drôleries bien tournées.

Les personnages de **Radio Days**, quoique bien suggérés, ne satisfont pas la curiosité qu'ils font naître chez le spectateur. Comme on aimerait en savoir plus long sur Tante Bea (l'incomparable Dianne Wiest), la belle myope toujours amourachée d'hommes qui la déçoivent, sur la mère (jouée avec brio par Julie Kavner) qui avoue avoir gâché sa vie mais qui cache sa désillusion sous une bonne humeur trompeuse, sur Joe le narrateur qui semble souvent imperméable au clan familial vivant sous le même toit. Plutôt que de développer ces personnages attachants, Allen encombre son film d'une multitude de figurants: Biff Baxter (Jeff Daniels) vedette d'un radio-roman de propagande de guerre, du Masked Avenger (Wallace Shawn) un petit homme grassouillet qui ne correspond en rien au justicier auquel il prête sa voix à la radio, et une galerie de visages choisis davantage pour l'étrangeté de leur bouille que pour leur apport véritable au film.

Selon son habitude, le réalisateur garde quelques minutes de **Radio Days** pour donner un coup de chapeau à sa ville chérie. Continuant son exploration de Manhattan, Allan nous emmène cette fois chez Macy's, au Times Square, au King Cole Room de l'Hôtel St-Régis. Carlo Di Palma, l'opérateur, y va d'une contre-plongée admirative au pied du NBC Building et laisse glisser sa caméra dans le luxueux foyer art déco de Radio City Music Hall. Si on mettait bout à bout toutes les images de New York des films de Woody Allen, on obtiendrait sans doute, de toute l'histoire du cinéma, l'homme le plus flatteur et le plus amoureux jamais payé à la ville.

À bien y penser, voilà peut-être ce qui cloche dans **Radio Days**: le film est atteint d'«hommagite aigüe», maladie du cinéma actuel qui frappe durement l'action dramatique et l'écono-

mie du propos des œuvres sur lesquelles elle s'abat.

Hommage à New York on l'a déjà dit, mais aussi hommage au cinéma. Au bout de cette lente et savante montée des escaliers de Radio City Music Hall, Joe entre dans la salle: sur l'écran, Katherine Hepburn et James Stewart dans **The Philadelphia Story**. Les leçons de diction que prend Sally White (Mia Farrow), une cigarette-girl «dumb blonde» (typique du cinéma des années 40) qui veut faire de la radio, rappellent étrangement celles que suit l'actrice (une autre ravissante idiote) jouée par Jean Hagen dans **Singin' in the Rain**.

Comment ne pas songer à Fellini en voyant le groupe de petits garçons, jumelles en main, fascinés par la beauté aux formes généreuses qui danse et se déshabille à sa fenêtre. Certaines scènes de **Radio Days**, si ce n'était de la couleur, semblent empruntées aux comédies d'intrigue du jeune George Cukor, avec leurs décors lisses et blancs, avec leur adultère sophistiqué, avec leur raffinement caractéristique de la «haute» qu'elles montrent à l'œuvre.

Hommage à la radio aussi puisqu'on l'entend de la première à la dernière minute du film et qu'elle joue presque le rôle d'un second narrateur en soulignant, en complétant ou en annonçant les pirouettes du récit.

On pourrait résumer le tout en disant que **Radio Days** livre la marchandise que promet son titre. 90 minutes de souvenirs qui dessinent un tableau d'époque attendrissant, gentil, agréable à l'œil et à l'oreille. Woody Allen n'est pas artiste à bâcler un film; la construction de **Radio Days** n'est pas déficiente, ni aucun de ses aspects techniques. Mais pourquoi donc une œuvre d'ambiance des années 40, alors que nous avons un accès direct à cette période par le cinéma, la musique et l'art qu'elle nous a légués?

RADIO DAYS

États-Unis, 1987

Ré: Woody Allen

Scé: Woody Allen

Ph: Carlo Di Palma

Déc: Speed Hophkins

Int: Mia Farrow (Sally White), Seth Green (Joe), Julie Kavner (la mère), Josh Mostel (Abe), Michael Tucker (le père), Dianne Wiest (Bea), Danny Aiello (Rocco), Jeff Daniels (Biff Baxter), Diane Keaton (la chanteuse du Nouvel An).

..... minutes, couleurs

DIST: ORION